

Pourquoi la violence des adolescents ?

Ont participé à cet ouvrage :

Balkis El Assad-Sadek

Ali Ibrahim Ballout

Jean-Léon Beauvois

Loutfi Benhabib

Roland Gori

Philippe Gutton

Christian Hoffmann

Adnan Houbballah

Mouzayan Houbballah

Abdo Kahi

Serge Lesourd

Anicée El Amine Merhi

Ahmed-Farid Merini

Jean-Jacques Rassial

Moustapha Safouan

Sous la direction de
Adnan Houbballah
Roland Gori
Christian Hoffmann

Pourquoi la violence des adolescents ?

Voix croisées entre Occident et Orient

ères

Ces textes sont issus des participations au 1^{er} congrès international de psychologie « Violence, addiction et adolescence », qui s'est tenu à Beyrouth en avril 2000, honoré d'une subvention du ministère de la Recherche. Ce premier congrès international de psychologie a été réalisé sous les auspices du Président de la République libanaise, le général Émile Lahoud, et le haut patronage du directeur de l'unesco. L'Université libanaise (secteur 1) constituait la puissance invitante chargée de l'organisation du congrès. Le maître d'œuvre du projet scientifique et de l'organisation du congrès était Adnan Houballah, professeur titulaire à l'Université libanaise et psychanalyste à Paris. Il a été aidé dans sa mission par Christian Hoffmann, professeur de psychopathologie à l'université de Poitiers. nous devons la réalisation de ce congrès à la pugnacité d'Adnan Houballah, à son expérience personnelle d'une pratique psychiatrique et psychanalytique au moment de la guerre civile libanaise et à ses travaux de recherche sur le traumatisme et les processus de la violence fractricide.

Cet ouvrage est honoré d'une subvention du ministère de la Recherche.

Nous remercions **M. le Président de la République E. Lahoud**, M. le ministre G. Corm, M. le Recteur A. Diab, le D^r O. Méhio et notre ami le D^r A. Akl.

Les intervenants : R. Gori, A. Houballah, A. Makki, N. Smaha, M. Nehmé, M. Houballah-Osseïran, J. Chakkour, J.-L. Beauvois, G. Haddad, G. Rabah, M. Hijazi, F. El Majzoub, A. El Amine Mehri, H. Bazzi, A. Askar, A. Boustani, A. El Kahi, H. Abdel Kader, E. Karam, Ph. Gutton, C. Nassar, B. El Assad-Sadek, C. Hoffmann, A. Saad, E. Chaarani, A. Jari, J.-J. Rassial, M. Chamoun, S. Lesourd, G. Kazour, A. Ballout.

Pour des raisons éditoriales, toutes les contributions n'ont pas pu être publiées.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2866-2
Première édition © Éditions érès 2001

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Table des matières

<i>Violence, addiction et adolescence</i>	
Adnan Houballah.....	7
<i>L'humain ou le néant</i>	
Roland Gori.....	9

L'ÊTRE DANS LA VIOLENCE

<i>Le réalisme de la haine</i>	
Roland Gori.....	19
<i>Logique de la violence et ordre symbolique</i>	
Adnan Houballah.....	31
<i>Le sinthome adolescent</i>	
Jean-Jacques Rassial.....	43
<i>Corps de la femme entre sacralité et désymbolisation</i>	
Ahmed-Farid Merini.....	53
<i>Le devenir des adolescents combattants</i>	
« Le destin de l'événement traumatique »	
Mouzayan Houballah.....	59

<i>Au cœur des ténèbres : l'amour du prince</i>	
Christian Hoffmann	71
<i>L'indentification et l'identité entre « être », « paraître » et « avoir »</i>	
Balkis El Assad-Sadek	99

VIOLENCE ET AGRESSIVITÉ SOCIALE

<i>La violence de l'adolescent entre l'action et la réaction</i>	
Ali Ibrahim Ballout	107
<i>L'agression interpersonnelle</i>	
<i>Une approche psychosociale</i>	
Jean-Léon Beauvois	115
<i>Violences réelles de l'adolescence</i>	
Serge Lesourd	127

VIOLENCE IDÉOLOGIQUE ET RELIGIEUSE

<i>La violence et le sacré</i>	
Loufti Benhabib	141
<i>Violence religieuse et idéologique</i>	
<i>Le cas du Liban</i>	
Anicée El Amine Merhi	147

ADDICTION ET ADOLESCENCE

<i>Figures théoriques concernant la pathologie d'adolescence, en particulier l'addiction</i>	
Philippe Gutton	163
<i>Modèles d'addiction chez l'adolescent libanais</i>	
<i>Problèmes et perspectives</i>	
Abdo Kahi	177
CONCLUSION	
Moustapha Safouan	191

Adnan Houballah

Violence, addiction et adolescence

Le thème de la violence dans l'adolescence est devenu un des centres de préoccupation culturelle de ces dernier temps. Il ne se passe pas de jours sans que les journaux nous révèlent des accidents individuels ou collectifs qui en relèvent.

Cet intérêt, outre les psychanalystes, est partagé par des psychiatres, des psychologues, des sociologues, voire par l'appareil politico-judiciaire.

Si nous sommes tous concernés, c'est parce que l'adolescent est à l'image de notre société. Il agit avec violence ce que les parents n'osent pas dire, car il traduit en acte à la fois nos idéaux, nos refoulements comme aussi bien notre déni de certaines réalités. Ainsi, hélas, la guerre civile au Liban et ailleurs nous a montré que les adolescents étaient à la fois les victimes et les instruments de notre idéologie.

Placé en cette position, au carrefour de l'engagement de l'être dans la société, l'adolescent pose les questions fondamentales pour la constitution du lien sociofamilial :

- quel sujet doit advenir et quelle réponse à l'attente des parents ?
- à quel idéal doit-il s'identifier pour incarner l'identité nationale ?
- quel citoyen faut-il être pour relever de la norme sociale ?

– enfin à quel sexe doit-il s'identifier, au risque de trahir une identité naturelle ?

Faute d'un Autre pour répondre à ses questions, il n'a d'alternative que la violence comme impossibilité et l'addiction comme solution. Nous constatons que ces manifestations violentes ont un point de convergence : la défaillance du père et la réduction de sa fonction dans la société, qu'il s'agisse du meurtre du père dans la guerre civile, de sa destitution de la fonction paternelle dans la famille de banlieue, de sa minorisation dans les écoles et dans d'autres champs, où il n'apparaît plus que comme géniteur.

Face à une telle problématique, des universitaires européens et libanais se penchent sur la question pour que chacun, à partir de l'expérience psychanalytique et de l'élaboration clinique, puisse affronter sa propre réflexion.

Roland Gori

L'humain ou le néant

*Vous ne pouvez dissocier le juste de l'injuste
et le bon du méchant ;
Car ils se tiennent tous deux face au soleil
de même que les fils noirs et blancs sont tissés ensemble.
Et quand le fil noir se casse, le tisserand regarde tout le tissu
et examine aussi son métier à tisser.*
Khalil Gibran¹

*Quelle que soit l'assiduité avec laquelle ils fréquentent
le Logos (qui gouverne toutes choses)
Ils se séparent de lui
et ce qu'ils rencontrent quotidiennement
leur semble étranger. (Pensées, IV, XLVI.)*
Héraclite²

Cet ouvrage analyse d'un point de vue psychologique et psychopathologique les processus mis en œuvre dans les actes de haine et de violence, en particulier dans le cadre d'une guerre civile

Roland Gori, psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique à l'université d'Aix-Marseille 1.

1. Khalil Gibran, *Le Prophète*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 68.

2. Héraclite, dans *Les Présocratiques*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1988, p. 162-163.

génératrice de traumatismes physiques et psychiques, et plus spécifiquement au moment de l'adolescence où l'addiction à la haine se trouve jointe à l'usage de drogues. Au Liban, pays traumatisé par quinze ans de guerre civile, ces thèmes de recherche constituent une priorité nationale et représentent actuellement dans le monde des pôles d'intérêt culturels et scientifiques majeurs.

Le Liban s'offre comme un symbole vivant des histoires et des cultures plurielles des civilisations orientales et occidentales, de leur arrimage linguistique et religieux, de leur confrontation comme de leur métissage. Au Liban, l'histoire est encore *actualité*, le passé affleure dans les tourmentes et les découvertes du présent en convoquant chacun à devoir répondre de l'énigme de l'humain comme des meurtres et des refoulements par lesquels il advient ou se trouve récusé. L'immense richesse culturelle et historique du Liban situe ce pays au carrefour des civilisations occidentales et orientales, dans l'archéologie même des formations culturelles et des technologies de discours organisées par la structure des langues. La structure des langues, en particulier arabes et gréco-latines, participe tout autant aux découvertes culturelles et techniques qu'aux impasses idéologiques et politiques au cœur des conflits. Nous le savons, les Phéniciens aux origines du Liban vont constituer un vecteur irremplaçable, pour l'Occident et l'Orient, de nombreuses découvertes scientifiques et d'innovations technico-commerciales. Un pays dont l'une des villes s'appelle livre, « Byblos », où la création de l'alphabet a réinventé l'écriture, où le présent réinvente sans cesse l'histoire, devrait bien avoir inscrit dans sa langue même ses ferments civilisateurs. Mais notre propre appellation, consistant à désigner ce peuple ancien aux origines du Liban de « phéniciens », n'est pas innocente. Elle procède déjà d'un parti pris linguistique qui ouvre sur un parti pris occidental dans la mesure même où cette appellation *grecque* conforte le Liban dans son ancrage méditerranéen : « L'idéologie phénicienne fut, pendant ses décennies de gloire, la lettre de créance que le Liban moderne présentait à la Méditerranée³. »

3. Ahmad Beydoun, dans *La Méditerranée libanaise*, par E. Khoury et A. Beydoun, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000, p. 31.

Mais cette structure des langues qui transmet la civilisation constitue par le même mouvement les lieux d'affrontement et de conflits qui la menacent. S'il est vrai, comme dit Hölderlin, cité très souvent par Heidegger, que « là où naît le danger, croît aussi ce qui sauve », la formule peut aisément se renverser. Pour exemple et comme le remarque Élias Khoury : « La volonté obstinée de lier l'identité arabe – langue et culture – au concept d'État-nation, concept européen, a conduit la région à une impasse⁴. » Cette impasse procède de la structure de la langue et du caractère incommensurable de la traduction. Toute traduction laisse un *reste* que la psychanalyse nomme *réel* et qui tend alors à se *réaliser* dans l'écriture du sang par les alphabets de la haine. Au moment de la conclusion, Moustapha Safouan m'interrogea sur l'impossibilité de traduire en arabe le mot « être » qui était au centre de ma communication sur la visée ontologique de la haine. Par la suite, il me confia : « Je me suis renseigné auprès des traducteurs, votre "être", il est passé à la trappe. » C'est tout le problème. Comme l'avait remarqué Quine, on traduit et on parle toujours de l'arrière-fond d'une théorie implicite de sa langue. À méconnaître cette donation du monde par la structure de la langue, on se voue à l'illusion référentielle, « réaliste », qui prétend que le monde est déjà là avant le langage et méconnaît ce que l'humain doit à la structure linguistique. Les conflits religieux et sociopolitiques sont en germe dans cette infection de l'humain par le langage, la langue, les dialectes et les idiolectes. Comme le remarque Élias Khoury, l'unité même de la langue arabe s'accompagne d'une grande diversité dialectale et linguistique, et l'identité plurielle du Liban procède également d'une pluralité des langues, truffée « de phénicianité et d'arabité » (p. 54). Ce pluralisme des mœurs, des cultures et des religions constitue, me semble-t-il, un exemple vivant de ce que Nietzsche appelait le « multiple », condition dionysiaque et tragique de l'humain. Le multiple est alors ce concept héroïque par où advient le chaos, comme le devenir. La « conscience falsificatrice » veut réduire ce multiple à l'unité, au *un*, et devant son échec procède par

4. Élias Khoury, *ibid.*, p. 21.

l'opérateur d'une *division* constituant la haine à l'état pur. À propos de Beyrouth, Élias Khoury écrit : « La distinction à faire entre pluralisme et division est la clé de la compréhension de cette ville – qui était peut-être la dernière cité cosmopolite sur cette rive de la Méditerranée » (p. 12).

Le Liban, je n'ai cessé de le dire, constitue la porte de l'Orient, lieu carrefour des cultures arabo-musulmanes et européennes, étié entre la « mer-horizon » et la « montagne-refuge », site par excellence de l'humain lorsqu'il habite le langage en poète. Et Beyrouth, proclamée capitale du Grand-Liban en 1920, agitée par des révoltes populaires à la veille de l'Indépendance en 1943, ville martyr de la guerre civile, s'avère tout autant partie prenante des effervescences culturelles, idéologiques et religieuses, que déduite de leurs effets. Beyrouth, site du multiple, figure de proue de la renaissance de la langue arabe et de la poésie moderne, devenait *une* dans l'horreur. Par le jeu de la division, elle rétablissait le *un* dans ses prérogatives en réaction au multiple. La « déchirure libanaise⁵ » se déduit également de cette extrême dépendance de l'humain au multiple et des forces réactives et normalisatrices qui prétendent à l'unité et à l'homogénéité en expulsant l'autre rendu étranger et inassimilable, obstacle et modèle à la fois d'une fraternité dans l'horreur. Et c'est en quoi nous avons à apprendre de l'expérience libanaise ce que nous feignons d'ignorer de nous et qui pourtant nous détermine. Comme l'écrit Adnan Houbballah, « la guerre civile est en chacun de nous ». Ce « virus de la violence⁶ », dont il parle, résulte de l'impasse de l'être humain face à la fonction symbolique lorsque l'autre se trouve récusé en tant que possible donateur de consistance et d'incarnation, en tant qu'interlocuteur comme Autre présent dans le langage : « On ne peut pas demeurer sujet parlant et tuer celui qui est censé être à l'écoute de sa propre parole⁷. »

5. Nadine Picaudou, 1989, *La Déchirure libanaise*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1989.

6. Adnan Houbballah, *Le Virus de la violence*, Paris, Albin Michel, 1996.

7. Moustapha Safouan, *La Parole ou la mort*, Paris, Le Seuil, 1993.

Tenter de détruire l'autre en le rendant étranger, inassimilable, c'est dénier sa propre division psychique, en essayant de réduire les effets du multiple au sein de l'in-dividu, par une spirale de l'horreur et, paradoxalement, dans une aliénation incessante. C'est une automutilation par personne interposée engageant l'individu dans la voie de la *frérocité*, à distance du rivage de la fraternité sociale fondée sur la dette et la culpabilité. Nietzsche écrit : « Plus grande est l'aspiration à l'unité, plus il faut conclure à de la faiblesse ; plus grand est le besoin de variété, de différence, de division interne, plus il y a de force⁸. »

Nous n'avons donc le choix qu'entre l'humain ou le néant.

Le néant, ce n'est pas seulement l'obscénité des guerres civiles et des violences généralisées dont les enfants-soldats évoqués par Mouzayan Osseiran-Houballah (ou en Europe la médiatisation des diverses formes de pédophilie) font symptôme et révélation. Le néant, c'est aussi, au moment où s'effondrent les rêves, les mythes et les idéologies, ce que j'ai appelé le « traumatisme de l'ordinaire » qui résulte dans notre société consumériste d'une résignation généralisée, instrumentalisant le langage et transformant l'humain, arraisonné par la technique, en *unités* calculables et exploitables. Le fanatisme accompagne alors le cortège funèbre de l'hyperadaptation de cette culture blanche et sèche dans l'ensevelissement de l'humain. Longin écrit : « L'humain fuit l'abîme. Le *logos* seul l'y ramène. » À fuir le *logos*, l'homme se précipite dans l'abîme qu'il fuit. Inexorablement.

Dès lors, la souffrance produite par la guerre, par ses traumatismes physiques et psychiques, exige du psychologue et du psychanalyste sa prise en considération. Comme l'a montré Adnan Houballah, les urgences vitales secrétées par les événements historiques ne nous autorisent pas à méconnaître les drames invisibles, les vécus subjectifs, les sidérations ontologiques que chacun a vécus dans son intimité. Ce serait une autre violence instrumentalisant le sujet que de méconnaître les vécus psychiques singuliers. Le traumatisme produit des effets d'autant plus ravageants que subsiste l'expulsion de sa mise en scène dans la parole.

8. Nietzsche, *La Volonté de puissance*, t. II, Paris, Gallimard, 1948, p. 78.

Les textes de cet ouvrage tentent, chacun à leur façon, de comprendre rationnellement cette addiction à la haine et à la violence qui peut, à tout moment et n'importe où dans le monde, produire son cortège de traumatismes et de deuils. Chacun de ces textes tend à rendre compte à sa manière des effets ravageants de la violence comme processus de destruction du langage où habite l'humain. Chaque auteur essaie à sa manière d'inscrire une trace de cet effacement des traces psychiques que constitue le passage à l'acte dans la violence. En ce sens, les commentaires des actes violents font partie de la violence elle-même. Comme le remarque Mouzayan Osseiran-Houballah, la reconnaissance de la souffrance des adolescents soldats constitue une exigence éthique et vient faire résistance au processus d'effacement de traces de l'acte violent. C'est une nécessité de l'État de droit et une exigence de l'humain pour que se trouve commémoré symboliquement un événement qui, n'ayant pas trouvé de lieu dans la réalité psychique, continue à s'écrire avec les lettres de sang du suicide, de la délinquance, de la drogue et de la prostitution. Et ce d'autant plus que l'adolescence constitue le moment logique d'une traversée du tragique où se redistribuent les rapports du sujet à ses idéaux (J.-J. Rassial), dont attestent les communications de cet ouvrage. L'adolescence est d'autant plus exposée au ravage passionnel du refus de la castration symbolique que l'enveloppe formelle de la culture répudie la « représentation inadmissible du trou » (Farid Merini).

Dans une autre perspective, celle de la psychologie sociale expérimentale, Jean-Léon Beauvois montre comment les signaux de la médiatisation peuvent rendre la violence licite par un effet de modelage (effet Werther).

La psychologie et la psychanalyse peuvent légitimement revendiquer l'exposé de leurs modèles d'intelligibilité à condition de se soumettre à un devoir de réserve en matière de causalité, à condition de ne pas confondre les différents niveaux d'interprétation et de démonstration. Nous ne pouvons pas prétendre en effet, à partir des résultats particuliers de nos procédures scientifiques, rendre compte de tout ce qui se passe dans l'histoire du monde. Ce serait une autre forme de violence, celle du réductionnisme technoscientifique, que celle qui consisterait, à partir de la connaissance ration-

nelle, à prétendre expliquer les événements historiques. C'est donc avec prudence et humilité que chaque texte tente de rendre compte, par une procédure phénoménoteknique limitée et une méthode localisée, des processus en jeu dans cette addiction à la haine et à la violence qui menace l'humain jusqu'à l'horizon du néant des guerres fratricides. Et cette menace se profile davantage encore pour l'adolescent exposé à trouver dans l'actualité des événements politiques et idéologiques la solution des passages à l'acte aux questions de sa propre histoire.

À distance du réductionnisme biologique ou éthologique, chaque texte montre les enjeux des autres et de l'Autre dans le déchaînement des passions individuelles et collectives.

Ces textes sont des contributions soucieuses de ne pas oublier que la recherche d'explications (surtout rétroactives) peut procéder par une extension hyperbolique des concepts et des résultats localisés de la connaissance scientifique. Il convient d'éviter que les explications dites scientifiques ne deviennent elles-mêmes, dans une passion de la causalité, parties prenantes des débats et des enjeux idéologiques et moraux. Sous le masque de la cause affleure l'accusation, c'est-à-dire la recherche de responsabilités, et, *in fine*, la vengeance et le ressentiment. Nietzsche nous a mis en garde contre ce risque.

Pour conclure, c'est à Averroès, Ibn Rushd, que j'emprunterai une métaphore pour justifier l'approche scientifique à condition qu'elle sache éviter l'inconvénient du réductionnisme. Averroès, après avoir comparé la science philosophique au miel, montre que la science ne doit pas être rejetée par nature et par essence sous prétexte qu'elle peut mener accidentellement à un inconvénient. Il considère qu'interdire la connaissance ne revient à rien de moins « qu'à interdire à une personne assoiffée de boire de l'eau fraîche [...] au motif que d'autres, en en buvant, ont suffoqué et en sont morts ».

À cette condition de prudence requise par la polysémie des mots sur laquelle Averroès lui-même insiste, nos erreurs sont pardonnables si, et seulement si, les règles méthodiques et éthiques de notre art ont été respectées. Alors à cette condition, comme l'écrit Averroès, « la vérité ne contredit pas la vérité, mais s'accorde avec elle et lui rend témoignage ».

L'Être dans la violence

Roland Gori

Le réalisme de la haine

« On ne haïrait pas si on n'avait pas à se haïr
en même temps. »

R. Nimier ¹

« Que se passe-t-il quand la souffrance augmente
et dépasse la force de compréhension du petit être ?
L'usage commun caractérise ce qui s'ensuit
par l'expression : "L'enfant est hors de lui". »

S. Ferenczi ²

« Que l'être comme tel provoque la haine
n'est pas exclu » [...] « une haine solide,
ça s'adresse à l'être [...] »

J. Lacan ³

« Mais le chasseur était aussi la proie ;
Car beaucoup de mes flèches ne quittaient mon arc
que pour chercher ma propre poitrine. »

Khalil Gibran ⁴

Roland Gori, psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique à l'université d'Aix-Marseille 1.

1. R. Nimier, *Amour et Néant*, Paris, Gallimard.

2. S. Ferenczi, 1932, *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985, p. 79.

3. J. Lacan, 1972-1973, *Encore*, Livre XX, Paris, Le Seuil, 1975, p. 91.

4. K. Gibran, *Le Prophète*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 134.

La haine sourde et obscure à l'origine de la violence passionnelle se révèle une affaire ontologique. C'est l'hypothèse que je me propose d'argumenter. Nous pourrions entendre en ce sens cette phrase d'Empédocle : « La genèse commence là où la haine s'accomplit. » Mais ce commencement logique demeure à proprement parler innommable. Cette haine sourde et obscure, c'est à l'être qu'elle s'adresse. À condition, bien sûr, de ne pas réduire l'être à une substance, à un étant ou à sa représentation, c'est-à-dire à une ontologie de la présence. Il s'agit plutôt de concevoir l'être comme ce qui, à la fois, conditionne et échappe à sa manifestation comme étant. L'être est un opérateur de la pensée qu'aucune pensée ne peut à elle seule faire advenir. Avec Alain Badiou, je dirai que l'être n'est ni un ni multiple mais consiste d'une théorie du vide qui ouvre la pensée à la saisie soustractive de la vérité du sujet. C'est dans les mathématiques, en particulier dans la théorie des ensembles de Cantor, qu'Alain Badiou⁵ trouve les bases de cette ontologie de l'être. Pour Alain Badiou, « le vide est le nom de l'être » (p. 69) en tant que « le vide est le *point d'être* imprésentable de toute présentation » (p. 92). C'est ce point-là que vise la haine. C'est bien pourquoi d'ailleurs il est si difficile d'en parler et si difficile de la trouver à l'état pur au cours des analyses où elle apparaît toujours mâtinée d'érotisme et d'amour.

La haine est réaliste, son objet est le réel. La haine récuse l'appareil de langage où le sujet se trouve et se perd à la fois dans les défilés de la parole.

Dans l'œuvre de Freud, deux conceptions de la haine se font progressivement jour, conceptions que Lacan développe à sa manière et qui constituent le fil conducteur de mon texte.

LA HAINE JALOUSE

La première conception de la haine chez Freud se trouve placée sous le signe d'une rivalité avec l'intrus dont la figure paternelle assure la fonction et la prédication. La haine du père, la rivalité

5. A. Badiou, *L'Être et l'événement*, Paris, Le Seuil, 1988.